

qu'à votre fille, et vous avez bien fait ; maintenant, il faut faire tout le contraire.

— Mais on ne reçoit point de journal aux Genêts ?

— Pardon, madame de Kermadec est abonnée à la feuille de la localité voisine, la *Foi Bretonne*.

— C'est juste, je l'oubliais.

— Maître Jonas n'en fait-il point chaque jour la lecture à sa maîtresse ?

— C'est vrai, mais la *Foi Bretonne* ne contiendra rien de relatif à Fernand.

— C'est ce qui vous trompe. Son numéro d'aujourd'hui, celui que le facteur rural apportera demain matin, renferme au contraire un long article, c'est moi qui l'ai envoyé à la rédaction.

— Ah ! dit Beaupréau. Eh bien ?

— Ordinairement, n'est-ce pas, c'est vers une heure de l'après-midi que le facteur arrive ?

— A peu près.

— En ce moment-là, on est à table aux Genêts ?

— Oui, répondit le Beaupréau.

— Eh bien ! vous prierez maître Jonas, si la baronne ne l'en prie elle-même, ce qu'elle fait je crois, de parcourir le journal. Nous aurons bien du malheur si le drôle ne met pas, du premier coup, le doigt sur le fameux article.

— Eh bien ! en ce cas ? interrogea Beaupréau anxieux.

— Le reste me regarde : dit froidement le baronnet, ne vous en préoccupez pas. Bonsoir, beau-père.

Et sir Williams, qui avait ourdi déjà un nouveau plan de bataille, congédia Beaupréau et sauta en selle.

Comme à l'ordinaire, il prit le sentier des falaises.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu même où, l'avant-veille, il avait précipité Bastien et le fou dans l'abîme, un froid et cruel sourire lui vint aux lèvres.

— Monsieur le comte de Kergaz, murmura-t-il, décidément vous n'êtes pas fort, et un enfant en ferait autant que vous. Il ne fallait pas envoyer Bastien à Kerloven. Il fallait y venir vous-même. On fait toujours mieux ses affaires. La partie est perdue pour vous. J'épouserai Hermine et vous serez bien obligé de rendre les douze millions.

Sir Williams mit son cheval au galop, et arriva au manoir vers minuit. Une lettre l'y attendait.

Le baronnet l'ouvrit et poussa un cri de joie.

Cette lettre était celle que Jeanne lui avait écrite, et que Colar lui avait envoyée le matin même du jour où il devait tomber sous la balle du comte de Kergaz.

Cette lettre était demeurée sur la table de Colar, qui n'avait pas eu le temps de la mettre à la poste : tant la nouvelle de l'évasion de Baccarat l'avait bouleversé. Rocamboles l'avait trouvée toute fermée, et portant la véritable adresse de sir Williams, écrite de la main de Colar.

Par hasard, le vaurien l'avait mise à la poste.

— Ah ! murmura sir Williams, je crois que ma partie est assurément plus belle que jamais. J'épouserai Hermine, et Jeanne sera ma maîtresse ! Pauvre Armand !

LII

LE JOURNAL

Le baronnet avait prévu ce qui devait arriver.

La nuit s'était écoulée pour Hermine sans que la jeune fille eût fermé l'œil.

En proie à une douloureuse agitation, elle avait jeté un regard en arrière et y avait embrassé d'un coup d'œil son bonheur perdu, son rêve brisé.

Puis elle avait envisagé l'avenir.

Et, dans l'avenir, elle avait vu sir Williams portant le fardeau de son existence décolorée, aimant et la maudissait tour à tour.

Le baronnet avait si bien joué cette douceur immense et résignée qui séduit éternellement le cœur des femmes, que la jeune fille s'accusait de son malheur et en éprouvait déjà du remords...

Et du remords à la compassion, et de la compassion à l'amour, la distance est si faible ! comme avait dit sir Williams.

Pendant toute la matinée, Hermine demeura enfermée dans sa chambre, partagée entre ces deux sentiments : l'amour qu'elle avait encore pour l'ingrat Fernand Rober ; la pitié que lui inspirait cet homme jeune est beau, au cœur généreux, à l'esprit plein d'élévation, aux manières distinguées, qu'on nommait sir Williams et que tant de femmes eussent été fières d'aimer.

L'heure du dîner arriva.

Hermine descendit à la salle à manger, triste et la mort au cœur, mais essayant de sourire pour rassurer sa mère, dont l'œil inquiet sur son visage la trace et la marche rapide de cette douleur qui la consumait lentement. On se mit à table.

— Mignonne, dit la baronne de Kermadec en baisant sa petite-nièce au front, je vous trouve les yeux battus.

— Vous croyez, ma tante ?...

— Vous n'avez pas dormi...

Hermine se troubla et baissa les yeux.

— Je gage, ma mignonne, poursuivit la douairière, que cette insomnie avait une cause sérieuse ?...

— Ma tante... balbutia la jeune fille qui devint fort pâle.

— A propos, dit la baronne, qui n'avait point dit tout cela sans intention, sir Williams part donc ?

Hermine tressaillit, et Thérèse crut que sa fille allait se trouver mal.

— Quel homme charmant ! poursuivit la douairière — la femme qu'il aimera sera la plus heureuse des femmes.

Hermine se sentait mourir ; elle eût voulu pouvoir aimer sir Williams,

La cloche placée à l'entrée de la cour et qui annonçait l'arrivée des visiteurs se fit entendre en ce moment.

— C'est le facteur, dit M. de Beaupréau, qui court à la croisée.

— Ah ! dit la baronne, c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

— Oui, ma tante.

— C'est le jour où paraît ma gazette.

Le vieux domestique parut, en effet, apportant la *Foi Bretonne* le seul journal que lût et voulût lire madame de Kermadec.

— Jonas ! dit la douairière, qui, dans son égoïsme de vicillard, oublia tous ceux qui l'entouraient et se laissa aller à sa passion pour la lecture, Jonas !

L'enfant servait à table. Il jeta sur une chaise la serviette qu'il avait sous le bras, et vint prendre la gazette des mains de madame de Kermadec.

— Parcourez ce journal, Jonas, dit la baronne.

L'enfant s'assit sur un tabouret et déchira la bande du journal.

Le cœur de M. de Beaupréau, battit violemment ; il savait trop ce qui allait se passer, bien que sir Williams lui eût dit avec tranquillité ;

— Ne vous alarmez point, le reste me regarde.

Thérèse et sa fille s'étaient mises à causer à mi-voix.

M. de Beaupréau retailait un cure-dent avec son couteau.

La baronne ouvrait ses oreilles toutes grandes.

D'abord, maître Jonas lut le premier article, l'article de fond, ce qu'on nomme dans la grande presse le premier-Paris ; puis il passa aux nouvelles locales ; enfin il arriva au courrier des tribunaux, et lut ce qui suit, d'un ton égal, monotone, habitué qu'il était à s'acquitter machinalement de ses fonctions de lecteur :

« C'est la semaine prochaine, disait le journal, que se déroulera, devant la cour d'assises de la Seine, une affaire des plus mystérieuses, et qui a déjà produit une vive sensation dans les régions ministérielles... »